

matière : c'est l'opinion de Berkeley ; — ce devrait être la conclusion logique de Malebranche.

III. — **Scepticisme** : comme nous ne voyons que des portraits du monde extérieur, nous ne pouvons savoir si ces portraits ressemblent aux originaux, s'il représentent exactement les objets extérieurs. Comment même savoir si les choses existent ? La théorie aboutit donc finalement au *scepticisme* ; ce serait la conséquence logique du système de Locke.

§ B. — INTERPRÉTATIONNISME OU PERCEPTION  
D'INTERMÉDIAIRES-SENSATIONS.

Pour d'autres philosophes, l'intermédiaire c'est la *sensation*, qui seule est directement perçue. L'esprit, à son occasion, *conçoit* l'existence et les qualités du monde extérieur. La connaissance du monde extérieur n'est donc pas une perception, mais une *conception* ; par conséquent, le monde extérieur est connu *indirectement et médiatement* par les sensations que l'esprit interprète. Cette interprétation a revêtu une triple forme : *instinctive, empirique, rationnelle*.

97. — I. SUGGESTION IMMÉDIATE

Pour l'école écossaise (Reid <sup>(1)</sup>, Dugald-Stewart...) la perception extérieure est une suggestion immédiate qui se ramène à trois éléments : la *sensation*, l'*idée* ou *conception* d'un objet extérieur et la *croissance* irrésistible à l'existence de cet objet. Une sensation étant donnée, elle nous suggère immédiatement l'idée d'un objet extérieur et la conviction invincible de son existence.

**Critique** : I. — Ce n'est pas une solution. Sans doute nous avons la tendance à objectiver nos sensations, à les rapporter à des objets extérieurs. C'est une constatation, non une explication.

<sup>(1)</sup> *Essais sur les facultés intellectuelles*, II, Chap. V. — Hamilton, lui, soutient que nous percevons l'objet dans la sensation : c'est une *intuition directe*. Reid prétend au contraire que nous concevons l'objet à l'occasion de la sensation : c'est une *suggestion immédiate*. Elle est immédiate parce qu'elle n'est pas l'effet d'un raisonnement.

*Pourquoi et comment* se fait cette objectivation ? Pour Reid, c'est une « loi de notre nature », une « sorte de magie naturelle » ; — pour D. Stewart, c'est une manière « d'inspiration » ; pour Royer-Collard, qui s'est rallié à cette doctrine, c'est « une espèce d'enchantement ». Toutes ces réponses ne sont que de grands mots vagues.

II. — Cette théorie suppose la doctrine de l'*innéité* appliquée à l'idée du monde extérieur. Or, on ne doit recourir à l'innéité qu'à la dernière extrémité, car « c'est la mort de l'analyse » (M. de Biran).

III. — Il est curieux de noter que Reid, qui avait fait de la réfutation de la théorie de la perception *médiate* (qu'il appelle la théorie des idées-images) <sup>(1)</sup>, le grand objectif de ses travaux, n'est pas vraiment intuitionniste. Il admet, en effet, un *intermédiaire* : la sensation. « Par une loi de notre nature, la conception et la croyance *suivent* constamment et immédiatement la sensation ». Reid peut appeler cette conception ou suggestion immédiate, en ce sens que, d'après lui, elle n'est pas le résultat d'un raisonnement. Mais, dans son système, d'après ses termes mêmes, la perception du monde extérieur reste *indirecte et médiate*, puisqu'elle n'a lieu que par le *moyen* et *à la suite* de la sensation.

98. II. — HALLUCINATION VRAIE

Cette théorie de l'*illusion* ou de l'*hallucination vraie* est soutenue par D. Hume <sup>(2)</sup>, S. Mill <sup>(3)</sup>, Taine <sup>(4)</sup>, M. Rabier. C'est

<sup>(1)</sup> C'est à tort d'ailleurs que Reid appelle ainsi la théorie de la perception médiate et qu'il l'attribue en bloc à tous les philosophes qui l'ont précédé, car, parmi eux, tous n'admettent pas, comme intermédiaires, des idées ou sensations qui soient des *images* de la réalité extérieure. Cf. Rabier, *Psychologie*, p. 413, note 3. Le docte auteur commet lui-même une erreur en exposant le système scolastique, car il ne distingue pas l'espèce *sensible* de l'espèce *intelligible* (Cf. E. Blanc, *Traité de philosophie scolastique*, T. II, n. 816, 935 ; — Farges, *op. cit.* II. P. § 2).

<sup>(2)</sup> *Recherches sur l'entendement humain*, Sect. V, XII.

<sup>(3)</sup> *La philosophie de Hamilton*, Chap. X, XI, XII.

<sup>(4)</sup> *De l'intelligence*, T. II, L. II, Chap. I. — Cf. James, *Principles of Psychology*, C. 19.



une interprétation *empirique* des sensations au moyen de l'*habitude* et de l'*association*.

A) **Exposé** : toute sensation tend à *s'objectiver*, à s'extérioriser ; elle s'objective en effet si elle n'est pas réduite à l'état d'image par des sensations concurrentes plus fortes qu'elle. Or l'hallucination c'est l'objectivation d'un état purement interne. Toute sensation est donc hallucinatoire, puisque, d'*état intérieur* qu'elle est, elle tend à s'affirmer comme extérieure.

Mais comment se fait cette projection de nos sensations au dehors ? Les partisans de cette théorie répondent : seules parmi les états de conscience, les sensations s'objectivent parce que toutes sont liées à des mouvements musculaires. Ceux-ci portent avec eux une idée de *distance*, car tout mouvement suppose un espace traversé, l'éloignement d'un point de départ. La sensation *associée* à un mouvement est aussi *associée* à l'idée d'une *distance*. « Cette projection a donc lieu grâce à l'*association* des sensations avec l'idée d'un mouvement accompli, c'est-à-dire d'une distance parcourue. Ainsi procède l'aveugle que l'on vient d'opérer : l'objet coloré lui semble d'abord une tache sur son œil ; puis, quand, par un mouvement de son bras, il a atteint cet objet, et qu'en le mouvant en tous sens il a fait varier son impression visuelle, il comprend que cet objet touché est la cause de cette impression : l'impression visuelle s'associe dès lors à l'idée de l'objet, se soude à cet objet, et se trouve par là même projetée à distance ».

« Il s'ensuit que cette *illusion* fondamentale, qui donne naissance à l'idée du monde extérieur, *équivaut* à une *connaissance* et que cette *hallucination*, fautive en elle-même, ... se trouve *vraie* par une heureuse rencontre... Par exemple, le livre que je crois percevoir est constitué par un groupe de sensations projetées hors de moi. Mais il se trouve qu'en effet, hors de moi, il y a un livre réel qui, s'il n'est pas en soi de tous points semblable à la représentation que j'en ai, est du moins la condition nécessaire de cette représentation <sup>(1)</sup> ».

Comment distinguer les hallucinations vraies des fausses ? Les fausses sont contradictoires, incohérentes, ne peuvent se ramener

(1) RABIER, *Psychologie*, p. 422-423.

à des lois stables et régulières : vg. une série de sensations, où une barre de fer se plierait sous mes doigts, comme une cire molle, tout en conservant les autres propriétés du fer, serait hallucinatoire. — Les vraies s'harmonisent entre elles au moment *présent*, concordent avec les sensations *passées* et s'enchaînent d'après des règles qui permettent la *prévision* : c'est en ce sens que Leibniz a dit : « Nos perceptions externes ne sont que des rêves biens liés ».

B) **Critique** : I. — Cette théorie n'explique pas le *comment* de la perception : affirmer que nos sensations tendent à s'objectiver, c'est répéter, sous une autre forme, après Reid, que certains états psychiques sont naturellement extériorisés. — Dire ensuite que cette objectivation est vraie quand les sensations sont cohérentes, et fautive quand elles sont incohérentes, c'est bien indiquer le *critérium* de la vérité et de la fausseté, mais ce n'est pas expliquer *pourquoi* les sensations, cohérentes ou non, tendent à s'extérioriser. — Recourir enfin à l'*association* ne tranche pas la difficulté. On établit par là comment les sensations visuelles, situées au même endroit que les sensations du toucher, sont objectivées, mais on n'établit pas comment les sensations du toucher le sont. Si on suppose que ces dernières sont extériorisées, la question est résolue par une *pétition du principe*, car il s'agit précisément de savoir comment *toutes* les sensations, sans en excepter celles du *toucher*, sont projetées hors de nous.

II. — Le procédé est *illogique* : en effet, l'hallucination, que cette théorie pose comme le *fait primitif*, est au contraire un *fait dérivé*, un fait dont la production serait impossible, s'il n'y avait *avant lui* une perception qui lui fournisse des *matériaux* : vg. jamais on ne rêvera au lion, jamais on n'en aura l'image hallucinatoire, si jamais on n'en a vu un, réel ou figuré. La perception est donc le *fait primaire* : elle est *claire, cohérente, commune* à tous : c'est une *production* ; l'hallucination est un *fait second* : elle est plus ou moins *obscur, incohérente, variable* : c'est une *reproduction* de sensations déjà éprouvées. Il est donc manifeste que l'hallucination suppose *préalablement* la perception et n'est concevable que par elle ; il est par conséquent *illogique* d'expliquer la perception par l'hallucination.



## 99. — INFÉRENCE

L'idée de cette théorie a été empruntée à Descartes <sup>(1)</sup> par Cousin <sup>(2)</sup>. La perception extérieure implique l'intervention des principes rationnels de causalité et de substance. Voici ce que dit Descartes : « Ce qui m'avait porté à croire à l'existence des choses matérielles, c'est que, trouvant en moi des sensations qui ne dépendaient point de ma volonté, j'avais été conduit par là à supposer qu'elles dépendaient de causes extérieures. »

I. — **Principe de causalité** : la connaissance du monde extérieur est fondée tout d'abord sur une inférence qui a pour base le principe de causalité : tout ce qui arrive a une cause. — Je constate en moi deux sortes d'états. Les *uns* sont produits par moi : vg. je veux lever le bras. Les autres sont en moi sans moi : les sensations (vg. une brûlure) s'imposent à moi, se présentent sans que je l'aie voulu, demeurent sans que je puisse les faire cesser et disparaissent malgré moi. Je produis les premiers, je suis leur cause ; je sens bien qu'il n'en est pas de même pour les seconds. Cependant, ces derniers, ces sensations sont des phénomènes ; ils doivent donc, comme tout ce qui arrive, avoir leur cause. Puisque la cause n'est pas le moi, elle doit être hors du moi ; de plus, comme l'effet est réel, la cause qui le produit doit être réelle aussi. C'est grâce à cette inférence spontanée, à ce raisonnement inductif, que nous acquérons l'idée de l'existence d'objets extérieurs *en général*.

(1) *Méditations*.

(2) *Fragments de philosophie contemporaine* : « La sensation est un phénomène de la conscience aussi incontestable que les deux autres (la pensée et la volition) ; or si ce phénomène est réel, nul phénomène ne pouvant se suffire à lui-même, la raison qui agit, sous la loi de *causalité* et de *substance*, nous force de rapporter le phénomène de la sensation à une cause existante, et cette cause évidemment n'étant pas le moi, il faut bien que la raison rapporte la sensation à une autre cause, car l'action de la raison est irrésistible : elle la rapporte donc à une cause étrangère au moi, placée hors de la domination du moi, c'est-à-dire à une cause extérieure ». — Cousin dit plus brièvement ailleurs : « Le principe de causalité est le père du monde extérieur. »

II. — **Principe de substance** : Comment arrivons-nous à l'idée d'un objet *particulier* ? Par la collaboration de tous nos sens et l'emploi du principe de substance. Nous attribuons les qualités, c'est-à-dire l'élément significatif de nos sensations, à la cause qui les produit. Voici, vg. une pomme : pour la connaître, il faut que je la présente à chacun de mes sens ; chacun me fournira sur elle les données de sa compétence : ainsi la vue m'informerait de sa couleur, l'odorat de son odeur, le goût de sa saveur, le tact de sa résistance, de sa forme, de sa température, etc. Mais nous avons là autant d'objets différents que nous avons de sens distincts : l'objet de la vue ne ressemble pas à celui du goût : l'un est couleur, l'autre est saveur ; de même l'objet de l'odorat n'a rien de commun avec celui du tact ; quelle analogie entre une odeur et une forme ? etc. Comment pouvons-nous désigner d'un *même nom* « pomme » des objets aussi dissemblables ? C'est notre esprit qui, synthétisant et groupant ces sensations en un tout, construit un objet déterminé.

Mais, pour cette opération constructive du monde extérieur, le principe de causalité ne suffit pas ; on doit lui adjoindre le principe de *substance* : tout phénomène suppose une substance. Il faut en effet une raison à la coexistence des phénomènes sensibles ; or cette raison ne peut être que la présence en eux d'un même sujet qui les ramène à l'*unité*. — De plus, pour croire que les objets extérieurs, même quand nous ne les percevons pas, continuent d'exister, il faut encore admettre l'intervention du principe de substance. D'après l'expérience interne nous concevons la substance comme un sujet *un* et *permanent* de phénomènes multiples et changeants ; nous étendons par analogie cette conception aux objets du monde extérieur.

**Objections** : I. — L'animal et l'enfant nouveau-né sont incapables de raisonnement et cependant ils connaissent le monde extérieur. Cette connaissance n'est donc pas due à un raisonnement inductif, à une inférence fondée sur le principe de causalité.

**Réponse** : sans doute l'animal et l'enfant n'appliquent pas le principe de causalité, parce que l'animal n'a pas la raison et que celle de l'enfant n'est pas éveillée. Aussi leur connaissance du monde extérieur est-elle *instinctive* : ils exécutent automatique-



ment certains mouvements à la suite de certaines sensations, sans interpréter ces sensations comme signes d'objets extérieurs. Mais, à l'éveil de la raison, l'enfant, étant capable d'appliquer aux sensations le principe de causalité, acquiert une connaissance *distincte* du monde extérieur; alors il commence à discerner *clairement* et *expressément* le moi du non-moi.

II. — On peut faire à la théorie de l'*inférence* la même objection qu'à la théorie de l'*assimilation* (89): nous n'avons pas conscience du raisonnement spontané qui lui sert de base.

**Réponse :** on peut dire que, dans les deux cas, l'habitude nous a rendu si familiers ce raisonnement ainsi que la réaction du sens produisant la *species expressa*, qu'ils passent inaperçus dans la pratique.

**Conclusion générale :** de cet examen des divers systèmes, il résulte qu'aucun n'est pleinement satisfaisant. La théorie de l'*inférence* et celle de l'*assimilation* sont les plus probables. La théorie aristotélicienne et scolastique a même, sur le système de l'*inférence*, l'avantage de sauvegarder la perception *immédiate* et d'être ainsi d'accord avec le sens commun.

#### 100. — CARACTÈRES DE LA PERCEPTION

La perception externe est <sup>(1)</sup>: I. — **Mediate :** ce n'est donc pas une perception proprement dite, mais une conception: d'après l'existence et la nature de nos sensations, nous concevons l'existence et les qualités des objets extérieurs. Nous disons: vg. cet objet est lumineux, sonore, sapide, etc., or la lumière, le son, la saveur sont des sensations, dont la cause existe dans les objets extérieurs, mais qui elles-mêmes n'existent que dans l'âme <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> L. ROBERT, *De la certitude et des formes récentes du scepticisme*, deuxième partie, chap. 1.

<sup>(2)</sup> « Le principe de l'unité des forces physiques et la théorie cinétique permettent de confondre, sous les diverses formes de l'activité mécanique, tous les phénomènes objectifs. On a donc affirmé que toutes les stimulations fournies aux organes sensoriels étaient essentiellement identiques et, pour ainsi parler, homogènes entre elles. Lorsqu'on parle de la chaleur, de l'élec-

II. — **Relative à nos sens :** la perception ne nous fait pas connaître les choses *telles qu'elles sont en elles-mêmes*, mais d'après les effets, les sensations, qu'elles produisent en nous. Or les sensations sont les *signes* et non les images des objets extérieurs: vg. quelle *ressemblance* y a-t-il :

a) entre la sensation de rouge, de jaune, de bleu que nous rapporte la conscience, et la qualité matérielle correspondante dans l'objet, qui n'est autre que le mouvement plus ou moins rapide, l'ondulation plus ou moins ample de l'éther?

b) entre la sensation de son et les ondulations de l'air produites par les mouvements moléculaires des corps?

tricité, de la lumière, du son, comme d'autant d'agents divers susceptibles d'agir en tant que stimulants du système nerveux, on emploie donc un langage conventionnel, s'il est vrai que le monde objectif soit la proie de la mécanique, et que tout n'y soit que mouvement. La chaleur, l'électricité, la lumière, le son, les actions chimiques, étant supposés être des modes vibratoires particuliers, sont essentiellement identiques. Ces vibrations ne se distinguent évidemment entre elles que dans la mesure dans laquelle des mouvements peuvent se distinguer, c'est-à-dire par la masse, la vitesse et la forme des trajectoires. Ces différences n'établissent pas entre ce que nous appelons les agents physiques une distinction de nature ou une diversité spécifique, mais seulement des différences quantitatives. Ce n'est que dans notre for intérieur, par la perception, qu'ils deviennent dissemblables et spécifiquement distincts. L'hétérogénéité est donc le fait de la perception, le résultat de l'intervention de la conscience.... Le même agent physique provoque dans le sensorium des réactions dont la nature dépend de l'organe qui l'a recueillie et du point de l'écorce cérébrale où vient aboutir l'excitation. « Les divers organes des sens, soumis à un même agent physique, l'électricité, lui répondent de manière différente, la langue par des saveurs, le nez par des odeurs, la peau par des sensations de picotement, l'œil par des lueurs et l'oreille par des sons ». C'est là ce qui constitue la loi des énergies spécifiques des sens...

« Les physiologistes ont donc admis, comme une vérité d'expérience, que la sensation est un état de conscience, qu'elle ne traduit pas une qualité ou un état des corps extérieurs, mais un état du cerveau variable avec le lieu d'où part la stimulation et celui où elle arrive. La sensation n'est pas l'image de l'objet qui la provoque, mais le signe des actions que cet objet exerce sur le cerveau. »

A. DASTRE, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1900, pp. 679-680. Cette thèse est vivement attaquée par certains philosophes contemporains, vg. par le P. de Bonniot, *L'âme et la physiologie*, L.I, chap. IX. — C. MELLINAND, *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1898.



c) entre les sensations du goût et de l'odorat et les combinaisons chimiques des particules matérielles du corps odorant ou sapide avec le liquide secrété par les muqueuses ? etc. Il est donc manifeste que la connaissance du monde extérieur est relative à la nature de nos sens et qu'avec d'autres sens les objets nous paraîtraient autres. C'est ainsi qu'un objet lumineux, vu à l'œil nu, ou à travers des lunettes ou en clignant des yeux paraîtra différent suivant le mode de perception, et cependant il est resté le même. Ainsi encore un morceau de sucre, restant identique en soi, paraît amer ou doux selon la disposition présente de l'organe du goût, etc.

Cependant cette doctrine ne mène pas au *scepticisme* et à l'*idéisme*, car elle ne dit pas que *rien de réel*, mais que *rien de semblable* ne correspond dans les corps à la perception que nous en avons. Il existe réellement, en dehors de nous, des objets doués de certaines qualités capables de produire en nous des sensations de couleur, de son, de chaleur, etc. ; il existe des ondes lumineuses, des vibrations sonores, du calorique, qui sont les *causes* de nos sensations. Mais ces qualités matérielles n'ont pas dans les corps un mode d'existence *semblable* aux sensations qu'elles nous font éprouver. Bref, la couleur est formellement dans la vue, le son dans l'ouïe, etc. ; leurs causes sont dans les objets extérieurs <sup>(1)</sup>.

III. — **En partie illusoire** : A) le sens commun *a raison* quand il affirme l'existence d'une certaine perception *immédiate*, celle des divers sensibles, la couleur, le son, etc. Nous avons en effet conscience de sentir la couleur, le son, la saveur, etc.

B) il *se trompe* quand il affirme que ces divers sensibles, immédiatement perçus par la conscience, sont les objets extérieurs eux-mêmes, car ce sont des sensations, des modifications de notre âme consciente.

Ce caractère illusoire de la perception s'explique par la loi sui-

(1) « Si autem intelligatur id quod formaliter sensus percipit, sive modus sub quo corpus percipitur, id existit a parte rei *causaliter*, at *formaliter* est in sensu. A parte enim rei v.g. est quidem motus certus aetheris, at lux et color est in visu; item a parte rei est quidem motus aeris, sed sonus est in aere ». D. PALMIERI, *Logica Critica*, chap. II, Th. XIII. Cf. en sens contraire : A. FARGES, *L'objectivité de la perception des sens externes et les théories modernes*. — Th. DUBOSO, *Contribution à l'étude de l'objectivité formelle des couleurs*.

vante : « Toute idée, inséparablement associée à une sensation, prend le caractère de la sensation, paraît être, comme elle, l'objet d'une perception *immédiate* ; on ne croit pas seulement la concevoir, on croit la *sentir* ». Or l'idée du monde extérieur (résultat d'une inférence) est indissolublement associée à des sensations du tact, de la vue, etc. C'est pourquoi nous croyons, à propos de ces sensations, non pas concevoir cet objet, mais le voir, le toucher, le sentir, c'est-à-dire le *percevoir immédiatement* comme les sensations mêmes.

**Conclusion** : la vérité semble placée entre les théories extrêmes : la perception n'est ni purement subjectiviste, ni purement objectiviste : « 1° Nos sensations ne correspondent pas d'une façon identique à leur cause, car elles sont l'acte commun du sentant et du senti ; elles gardent la forme de la cause selon les lois du sentant.

« 2° A toute forme différente de nos sensations correspond une forme différente dans l'excitation, c'est-à-dire dans l'être senti, car la forme de l'effet est le produit de la forme de la cause. C'est ce que les sciences expérimentales démontrent, car a) la physiologie et la physique nous apprennent que toutes les sensations sont dues à des excitations extérieures qui, toutes, se ramènent à des mouvements ; — b) la physique nous montre aussi que les mouvements, qui produisent les sons, ne sont pas les mêmes qui produisent les couleurs ou la chaleur » <sup>(1)</sup>. Bref, pour tout résumer dans une courte formule scolastique : les qualités sensibles sont « *formaliter in anima, causaliter in re* ».

#### 101. — QUALITÉS PREMIÈRES ET SECONDES

Démocrite a le premier établi une distinction entre les qualités de la matière. Les qualités **primaires** ou **premières** sont celles qui sont **objectives** et **absolues** : elles sont connues *telles qu'elles* existent dans la réalité.

Pour Démocrite, ce sont l'*étendue* et la *pesanteur*. — Pour

(1) G. FONSEGRIVE, *Éléments de philosophie*, t. II, *Métaphysique*, 14<sup>e</sup> Leçon, VI. — Cf. DENIS COCHIN, *La perception extérieure*.



Descartes, c'est l'étendue, puis la figure et le mouvement qu'il ramène d'ailleurs à l'étendue, dont il fait l'essence des corps. — Pour Locke, ce sont l'étendue, la solidité, le mouvement, le repos, le nombre et la figure. — Pour Maine de Biran, c'est la résistance.

Les qualités **secondes** ou **secondaires** sont celles qui sont **subjectives** et **relatives**; elles ne sont pas connues telles qu'elles sont en elles-mêmes (99, II); elles ne sont pas essentielles à la matière et supposent les qualités primaires. Ce sont la couleur, le son, la saveur, l'odeur, le chaud, le froid.

**Critique** : cette distinction entre les qualités primaires et secondaires de la matière paraît arbitraire à certains philosophes contemporains (1). La raison, disent-ils, qui fait rejeter l'objectivité des qualités secondaires, vaut également pour les qualités primaires. Celles-ci, en effet, ne sont perçues, comme les autres, que par l'intermédiaire des sensations : je sens la résistance ou l'étendue comme la lumière, le son etc. Elles sont donc relatives et subjectives comme les qualités secondaires. Comment considérer la *résistance* ou la *pesanteur* comme des propriétés absolues, quand tel objet, qui semble lourd ou oppose une résistance invincible à l'enfant, paraît léger à un homme fort ?

#### 102. — DONNÉES DES SENS

C'est l'ensemble des perceptions primitives et des perceptions acquises (2).

##### § A. — PERCEPTIONS PRIMITIVES OU NATURELLES

Les perceptions naturelles d'un sens sont celles qu'il nous donne, dès l'origine, en vertu de sa *constitution propre*, avant d'avoir été associé à l'exercice d'aucun autre sens.

(1) GARNIER, *Traité des facultés de l'âme*, L. VI, chap. IV, § 14.

(2) WUNDT, *Psychologie physiologique*. — SERGI, *La Psychologie physiologique*, L. I, chap. V. — BAIN, *Les sens et l'intelligence*, première partie, chap. II. — J. BALMÈS, *Philosophie fondamentale*, L. II, *Des sensations*, chap. VIII à XV.

Telles sont pour le : I. — **Goût** : les **saveurs**.

II. — **Odorat** : les **odeurs**. Les sensations olfactives et gustatives se mêlent et se relèvent naturellement.

III. — **Ouïe** : les **sons**.

IV. — **Toucher** : la **résistance étendue** et la **forme solide** (l'étendue à trois dimensions). La résistance prend différents noms selon ses divers degrés : vg. l'*impénétrabilité*, c'est une résistance invincible ; — la *dureté*, une grande résistance ; — la *fluidité*, la *mollesse*, une résistance nulle ou faible ; la *ténacité*, une résistante à la séparation des parties ; le *poids*, quand je fais un effort pour soulever un objet.

Le toucher fournit encore des notions secondaires, telles que : la *distance*, la *température* (chaud, froid), le *poli*, le *rugueux*. C'est au toucher *actif*, au sens *musculaire*, que l'on doit les notions :

a) De la **résistance étendue** : pour avoir la notion d'étendue il faut bien poser la main quelque part et, par là même, sentir une certaine résistance simultanée ;

b) De la **forme solide** : c'est en passant la main sur une étendue résistante que nous percevons la disposition relative des diverses parties dans le sens des trois dimensions : longueur, largeur et profondeur ;

c) De la **distance** : je vois un objet hors de ma portée ; je m'en approche jusqu'à ce que je puisse le toucher ; c'est ainsi que j'obtiens l'idée de la distance qui me sépare de cet objet.

V. — **Vue** : la **couleur** (l'étendue colorée) et la **forme plane** (surface). La couleur paraît inséparable de l'étendue. En percevant l'étendue colorée, la vue en perçoit les limites ; or percevoir les limites de l'étendue, c'est en percevoir la figure ou la forme.

Un point très discuté est celui de savoir si la vue perçoit **naturellement** la *troisième dimension* et la *distance* des objets, ou si c'est une perception **acquise**. Les **nativistes** (vg. Leibnitz (1), Lotke (2), Paul Janet (3)) sont pour la première hypothèse ; les

(1) *Nouveaux essais*, L. II, chap. IX.

(2) *Principes de psychologie physiologique*.

(3) *Perception visuelle de la distance*, *Revue philosophique*, janvier 1879.